

## Qu'est-ce que l'identité ?

À propos de *Les embarras de l'identité* de Vincent Descombes

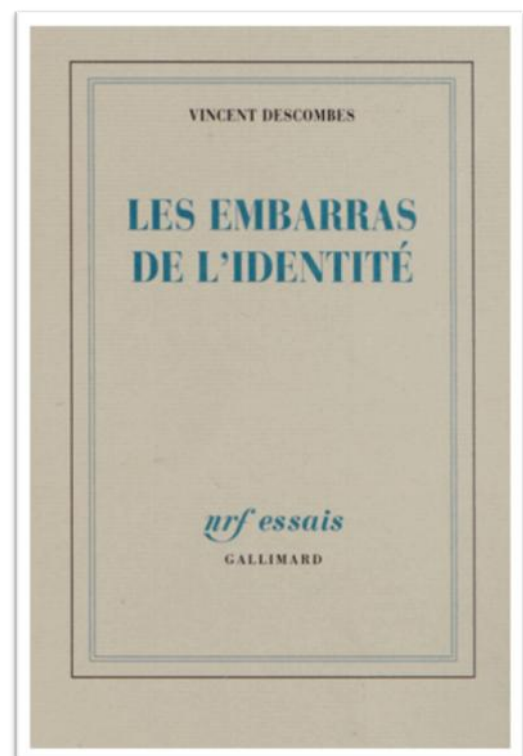
Jean-François Delplancke  
ESCP Europe

Le livre que nous offre Vincent Descombes est l'aboutissement d'un long et patient travail pour traquer les usages du mot identité et les soumettre à la rigueur du philosophe, dans la tradition wittgensteinienne. Pour ce faire, Vincent Descombes consacre pendant plusieurs années son séminaire de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales aux questions d'identité. Il présente et discute ses thèses devant des publics universitaires et des cercles de philosophie, en France mais également en Belgique, en Italie, en Russie, en Chine, aux États-Unis... Jusqu'à ce cycle de trois conférences qu'il donne à Vienne en 2010, sous le titre de « *puzzling identities* ». C'est le texte de ces conférences qui, remanié et réécrit, deviendra *Les embarras de l'identité*.

Le point de départ de Vincent Descombes relève de ce qu'il appelle une « énigme lexicale » : comment le même mot en est-il venu à avoir tant d'usages et à désigner des réalités si différentes avec aussi peu de clarté ?

Commençons par prendre quelques exemples.

- Contrôle routier. Je dois montrer aux gendarmes les papiers du véhicule et présenter mon permis de conduire. Il s'agit de savoir qui je suis, si le véhicule est bien assuré, si je suis en droit de le conduire et à quel titre... Dans le même registre, l'identité judiciaire cherche à établir l'identité d'un cadavre, d'un malfaiteur ou d'un possesseur de compte à l'étranger. Les douaniers vérifient mon identité pour savoir si je suis bien la personne qui possède le passeport que je présente et si celui-ci est authentique. On voit bien que chaque fois on cherche à identifier une personne à partir de son état civil et à vérifier qui elle est, ou si elle est bien celle qu'elle prétend être.
- Si j'ouvre un guide touristique et que je lis que le quartier de San Lorenzo « *est un des quartiers populaires de Rome ayant le mieux conservé son identité* » (Descombes, 2013, p. 13), je me rends vite compte que personne ne va penser que la municipalité de Rome a essayé de changer le nom du quartier



mais qu'il est question de son âme, de son histoire, de sa personnalité, de son charme...

- Si maintenant je reprends la façon dont Amartya Sen décrit son identité (Sen, 2006), repris et cité par Vincent Descombes (2013, p. 20) : « *Je suis tout à la fois un Asiatique, un citoyen indien de descendance bengali, un résident parfois américain, parfois britannique, un économiste, un amateur de philosophie, un auteur, un ferme partisan de la démocratie, un homme, un féministe, un hétérosexuel, un défenseur des droits des homosexuels, quelqu'un dont le style de vie n'est pas religieux, venant d'une tradition hindouiste, n'appartenant pas à la caste brahmane, qui ne croit pas à une vie après la mort (ni non plus, si on lui demande, à une vie avant la conception)* », je fais face à un inventaire hétéroclite où se mélangent des appartenances à des catégories d'individus qui partagent un même attribut (des groupes nominaux) et des appartenances à des communautés, au sens sociologique du terme, qui créent du lien social entre les membres de ces communautés (des groupes réels qui s'inscrivent dans une histoire).
- Abordons enfin le conflit identitaire qui en Belgique oppose les Flamands et les Wallons. Ce conflit dépasse de beaucoup un simple conflit d'intérêts susceptible de déboucher sur un compromis. Il y va de la dignité de chacun des partis, et chacun se sentirait profondément diminué et meurtri s'il devait céder sur cet essentiel qui précisément est au cœur de son identité...

La thèse que soutient Vincent Descombes peut se résumer en quelques mots. L'identité au sens de l'identique (vérifier que deux objets ou que deux individus ne font qu'un) s'inscrit dans une longue tradition philosophique. Elle débouche sur un paradigme qui est fondamentalement très proche de celui qui est en jeu quand nous parlons d'état civil ou de contrôle d'identité et que nous cherchons à répondre à la question « Qui est-ce ? » à la troisième personne. En revanche, l'identité au sens de l'identitaire, est d'un usage très récent (le milieu du XXe siècle). Il n'est pas défini dans le dictionnaire et cherche à répondre à la question « Qui suis-je ? » ou « Qui sommes-nous ? » (à la première personne du singulier ou du pluriel), ce qui est une tout autre affaire.

La difficulté (et la source de confusion), dit Vincent Descombes, c'est qu'aujourd'hui nous sommes conduits à appréhender l'identitaire à partir du paradigme de l'identique, alors que leurs significations sont logiquement distinctes.

Essayons donc de bien distinguer les différents registres en parlant successivement de la tradition philosophique, de la logique de l'état civil et enfin de l'émergence de l'identitaire.

### La tradition philosophique

Depuis la Grèce antique, les philosophes se sont intéressés au principe d'identité, soit à la question de l'identique. Prenons quelques exemples classiques.

Le vaisseau de Thésée : si les Athéniens entretiennent le vaisseau en remplaçant régulièrement les planches défectueuses par de nouvelles planches, il y aura bien un moment où il n'y aura plus aucune des planches d'origine. S'agira-t-il pourtant du même vaisseau ?

Le fleuve héraclitéen : le fleuve perd-il son identité, dès lors que ses eaux s'écoulent en permanence et qu'à chaque instant il n'est plus tout à fait le même ?

Les comédies d'Epicharme : Coriscus a prêté de l'argent à Callias et s'emploie maintenant à le récupérer. Callias, sous le prétexte que les hommes changent sans

cesse, lui dit qu'il n'a plus en face de lui l'homme à qui il a prêté son argent et qu'en conséquence il ne lui doit rien. En colère le créancier frappe Callias qui à son tour se plaint. Coriscus a beau jeu alors de lui rétorquer que l'homme qui l'a frappé n'existe plus...

Bien sûr le concept d'identité n'est pas en cause, ce qui est en jeu ici ce sont ceux de vaisseau, de fleuve ou d'être humain. Ainsi du vaisseau de Thésée, Williard Quine (1982, p. 12) dira : « *La question n'a rien à voir avec « même » et tout à voir avec « vaisseau » : c'est la question de décider comment individuer ce terme « vaisseau » dans le temps.* » S'agissant du fleuve, il faut précisément que ses eaux s'écoulent pour que ce soit un fleuve, autrement ce serait un lac ou une mer intérieure. Il faut donc ici réfuter le fait que « changer dans sa composition matérielle » équivaille à « se changer en autre chose » et se demander comment *individuer* le fleuve dans le temps (principe d'individuation diachronique). Et l'on prendra en compte le lit du fleuve (sa forme) et ses repères géographiques. Retour à Callias. Bien sûr un être humain naît, grandit, se transforme et disparaît... Mais le nom propre Callias a été attribué à un être humain, pas à une collection de cellules. Nommer quelqu'un, c'est faire référence au même homme. Nous nous rapprochons ici de l'identité dans son usage actuel, dès lors qu'on se réfère à la logique juridique et administrative de l'état civil.

### **La logique de l'état civil**

L'état civil (les nom, prénoms et qualités dont se réclame un individu), permet d'identifier quelqu'un puis de le ré-identifier comme étant le même. Il permet de positionner un individu dans l'espace et dans le temps : né de parents « donnés », à une époque et en un endroit précis. On est face à une « assertion d'identité », à un « usage élémentaire » du mot, au « concept primitif ». « Qui est-ce ? » devient une question tranchante qui appelle une réponse tranchée. On parlera aussi d'identité numérique ou d'identité littérale : elles supposent un principe d'individuation et l'usage de critères qui vont venir « certifier » sans ambiguïté possible l'identité d'un individu.

Quand on parlera d'identité dans le sens d'identitaire, on sera dans une toute autre configuration...

### **L'émergence de l'identitaire**

Le mot identité, au sens de l'identitaire, est « importé » aux États-Unis par Erik Erikson, au travers de la notion de crise d'identité. Très vite, au tout début des années 50, le terme se diffuse dans le langage courant et est utilisé dans le domaine des sciences sociales, sans jamais d'ailleurs être défini...

Ce constat est fait par un historien américain, Philip Gleason (1983), dans un article de référence qui alimente la réflexion de Vincent Descombes.

À ce stade, l'histoire personnelle d'Erik Erikson mérite d'être évoquée et fournit sans aucun doute quelques clefs de compréhension.

Erik, il ne s'appelle pas encore Erikson, est né à Francfort de père inconnu. Alors qu'il a trois ans, sa mère, Karla Abrahamsen, danoise et juive, épouse le pédiatre d'Erik. Erik prend alors le nom de son beau-père, le Docteur Theodor Homberger. Erik Homberger a une adolescence difficile (ce n'est que très tardivement qu'il entendra parler de son père biologique), il fait une psychanalyse avec Anna Freud et devient lui-même psychanalyste sans être médecin. En 1933, il quitte Vienne où il était installé, (re)trouve le Danemark puis émigre aux États-Unis. C'est là en 1939,



*Le pantin – détail,  
Francisco de Goya  
(1792)*

au moment où il acquiert la nationalité américaine, qu'il prend le nom d'Erikson (le fils d'Erik).

Et la nouvelle notion d'identité émergera de la rencontre entre la psychanalyse et l'anthropologie américaine (principalement le courant « culture et personnalité »), l'une et l'autre, revisités par Erik Erikson à l'aulne de son histoire personnelle. Et ce mot va s'imposer face à d'autres termes qui auraient pu tout aussi bien faire l'affaire : personnalité, caractère, self, ego...

Ainsi Erik Erikson parlera d'abord de crise d'identité pour décrire des troubles de la personnalité chez de jeunes soldats américains de retour de combat dans le Pacifique. Pourtant

ils n'ont aucun problème avec leur identité : ils savent comment ils s'appellent, qui sont leurs parents et où ils sont nés, au demeurant ils ne cherchent pas davantage à changer de nom. Mais ils ont perdu le sens vécu d'eux-mêmes, ils sont désorientés, incapables de prendre des décisions, de trouver une place et de se (re)projeter dans la société américaine.

Puis la même expression sera utilisée pour désigner une quatrième phase, l'adolescence, venant compléter les trois premières phases du développement de l'enfant mises en évidence par Freud. Erik Erikson justifie cette position et les libertés qu'il prend avec la psychanalyse orthodoxe, en mettant l'accent sur des différences de contexte. À Vienne, à la fin du XIXe siècle, on était dans une société traditionnelle et conservatrice et les patients souffraient d'inhibitions. Aux États-Unis, on est dans un contexte d'immigration et d'américanisation de la société et c'est à l'adolescent lui-même de prendre en charge la crise qui lui permettra de construire sa place dans une société ouverte, qui bouge et cherche elle-même à se définir. Dans cette perspective Eriksonienne, l'identité se joue donc et s'élabore principalement à l'adolescence. Elle s'apparente à une structure de personnalité et met en jeu la psychologie de l'individu en relation avec son milieu. Dans sa forme aboutie et réussie, elle se conçoit comme stable, unifiancée et unique. La pathologie est du côté de l'instabilité, de la confusion, de la multiplication des identités, de la fragmentation identitaire.

Parallèlement, aux États-Unis toujours, le mot identité est investi pour décrire les difficultés des individus face à une société de masse, uniformisante et unidimensionnelle. Dans la mouvance des mouvements étudiants des années 60, la crise d'identité s'apparente à une crise générationnelle. Les militants politiques cherchent à défendre les droits des minorités en parlant eux aussi d'identité... Plus fondamentalement peut-être, le terme est repris par Ervin Goffman et l'interactionnisme américain et se substitue alors au concept de Self. Dans ce contexte, l'identité se fait sociale et plurielle : elle se confond avec les rôles multiples que chaque individu doit jouer dans la société et négocier avec les autres. Ici l'individu doit être capable de multiplier les rôles et donc de changer d'identité. Rester fixé à une identité relève de la rigidité, voire de la pathologie. On est à l'opposé de la conception d'Erikson !

Faut-il pour autant abandonner le mot identité, au sens de l'identitaire, sous le prétexte qu'il est chargé de multiples sens et d'ambiguïté. Sûrement pas, à condition

toutefois d'avancer pas à pas, de soulever les paradoxes et les contradictions, de pointer les sophismes et de défricher progressivement une réalité psycho-sociale complexe et en mouvement.

C'est bien cette démarche de la rigueur et du défrichage que nous propose Vincent Descombes, démarche qu'il suit pour décrypter l'idiome identitaire, tant d'un point de vue individuel que collectif. Quelques remarques complémentaires.

### **L'identité individuelle**

Sur le plan individuel, il convient de distinguer et de croiser en même temps :

Ce qui relève de l'identité littérale. Elle s'impose à l'individu, elle le situe dans l'espace et dans le temps, dans une généalogie, dans un contexte historique et social. Elle échappe à toute détermination par le sujet lui-même. Au passage les avatars d'Erik Erikson sur ce registre méritent d'être notés.

Ce qui renvoie à ce que Vincent Descombes appelle la psychologie morale. Il s'agit ici pour l'individu de faire un travail sur lui-même, de faire valoir son expérience vécue, d'élaborer et d'affirmer une conception de lui-même, de la faire reconnaître par les autres. Cette seconde dimension est liée d'un point de vue historique à l'émergence d'un sujet libre qui non seulement a un droit de subjectivité (Hegel) mais aussi, dans nos sociétés modernes, un devoir de subjectivité : il est tenu pour responsable de ce qu'il est (de son identité) au terme d'un double travail de désintronisation (*disembedding*) et de réinscription dans le tissu social (Taylor, 2007).

Ce raisonnement conduit Vincent Descombes, vers la fin de son livre (p. 252) à revenir sur les liens qui unissent l'artiste à son œuvre, tels qu'en parle Aristote dans l'*Éthique à Nicomaque*. Le potentiel de l'artiste (son identité d'artiste, de sujet) se traduit en acte dans une expression artistique (son œuvre). Et Vincent Descombes conclut ainsi :

Or l'individu en quête de son identité ne se demande pas seulement : Quelles sont mes œuvres ? Il se demande aussi : De quelle histoire suis-je l'œuvre ? (Descombes, 2013, p. 253)

### **L'identité collective**

L'essentiel de l'analyse de Vincent Descombes porte sur les cités (Athènes, Rome, Bologne) et sur les nations. Ce sont principalement ces deux formes d'identités collectives qui lui serviront à appréhender « le nous » et à explorer la question identitaire : « Qui sommes-nous ? »

Ce faisant Vincent Descombes est conduit à faire face à toute une série d'objections et de critiques. Ainsi par exemple :

Comment les Romains d'aujourd'hui peuvent-ils être fiers d'une bataille livrée contre les Carthaginois ?

Quelle est cette Rome qu'Auguste a trouvée de briques et qu'il a laissée de marbre ?

Est-il légitime de parler d'identité collective par analogie à l'identité individuelle ?

La personnification d'un ensemble collectif, n'est-ce pas une simple façon de parler et finalement une pure fiction ?

Les gens croient à leur identité collective mais ces croyances sont fausses et même mystifiantes : ils sont ainsi détournés des vrais problèmes

Les identités nationales impliquent une idée de permanence alors que les sociétés changent sans cesse

L'identité nationale procède d'une nationalisation du passé, elle est fabriquée à des fins de domination...

Faire face ne veut pas dire faire front et chercher à répondre directement à des critiques mille fois entendues. Fidèle à sa méthode, Vincent Descombes traque l'idiome identitaire et essaie de dégager progressivement des critères d'identité et des modes d'individuation du collectif.

En chemin, il explore le concept de « personne morale » (Ernst Kantorowicz, 1981), celui de « *politeia* » (Aristote, dans *La Politique*), celui de « nation » (Mauss, 1969 ; Dumont, 1979). Il revient sur le pronom « nous », en examine les usages et les différentes facettes (Benveniste, 1966 ; Ortigues, 2007). Enfin il réhabilite l'imaginaire, trop souvent dénigré, en faisant valoir avec Cornelius Castoriadis (1988), la distinction entre « le pouvoir constituant » et « le pouvoir instituant ». Le pouvoir constituant renvoie à la règle, à la loi, à l'acte fondateur d'une « constituante ». Le pouvoir instituant relève de la coutume, des mœurs, de la langue, de la tradition, de l'idéologie, de l'imaginaire collectif dans lequel l'acte constituant va prendre place. Comme le fait remarquer Vincent Descombes :

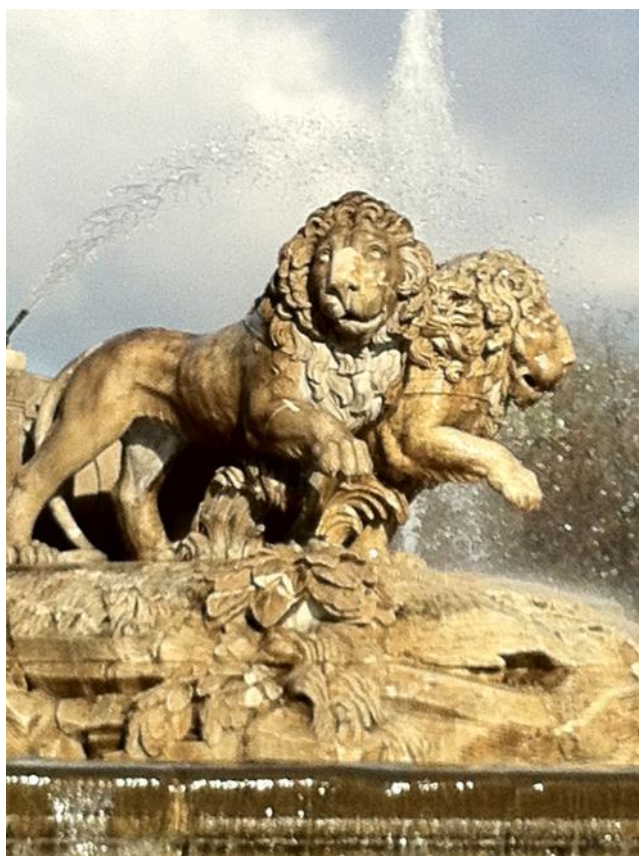
La participation à une tradition historique requiert un exercice de l'imagination (...) on ne peut pas se contenter de recevoir une tradition, comme une sorte de legs. Pour parler la même langue que ses ancêtres, il faut la ré-instituer, la recréer, et cela veut dire qu'elle ne peut pas être transmise sans être en même temps altérée, renouvelée, transformée. (Descombes, 2013, p. 248)

Ainsi se construit et s'étaye petit à petit l'idée d'une entité historique, identifiable par un nom propre, qui va mobiliser un imaginaire collectif dans lequel les individus sont pris mais qu'ils contribuent aussi à nourrir et à faire évoluer...

Au terme de ces pages, quelques remarques s'imposent. L'ambition initiale était de montrer tout l'intérêt du livre de Vincent Descombes et de dégager quelques clefs de compréhension. Ce faisant ce compte rendu simplifie trop, passe sous silence des développements et des auteurs importants et comporte sans doute aussi des approximations, voire des inexactitudes.

Il est donc d'abord et avant tout une invitation à la lecture.

Le lecteur y trouvera des repères et des éclaircissements sur un sujet difficile, il aura également l'occasion, sur un mode heuristique, d'élaborer sa pensée et peut-être de mettre en jeu sa propre identité...



Cybèle

## Références

- Aristote (1993, trad. franç.) *La Politique* (trad. P. Pellegrin), Paris, Garnier-Flammarion.
- Aristote (2004, trad. franç.) *Ethique à Nicomaque* (traduction R. Bodeus), Paris, Garnier-Flammarion.
- Benveniste Emile (1966) *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- Castoriadis Cornelius (1988) "Pouvoir, politique, autonomie", *Revue de métaphysique et de Morale*, vol. 93, n° 1, pp. 81-104.

- Descombes Vincent (2013) *Les embarras de l'identité*, Paris, Gallimard.
- Dumont Louis (1979, 2<sup>nd</sup>e ed.) *Homo hierarchicus*, Paris, Gallimard, coll. Tel.
- Gleason Philip (1983) "Identifying Identity: A Semantic History", *Journal of American History*, vol. 69, n° 4, p. 910-931.
- Kantorowicz Ernst H. (1981) *The king's two bodies: A study in Mediaeval Political Theology*, Princeton (NJ), Princeton University Press.
- Mauss Marcel (1969) "La nation", in *Œuvres, tome III*, Paris, Minuit, pp. 573-625.
- Ortigue Edmond (2007/1962) *Le discours et le symbole*, Paris, Beauchesne.
- Quine Willard Van Orman (1982) *Theories and Things*, Cambridge, Harvard University Press.
- Sen Amartya (2006) *Identity and Violence: The illusion of Destiny*, New York, Norton.
- Taylor Charles (2007) *A secular age*, Cambridge, Harvard University Press ■